

Vera Pollo

Le trou de la politique

*La psychanalyse, la vérité et le vrai **

À l'ère de la post-vérité qui est la nôtre, on n'attend plus la vérité toute, qui n'existe pas, ni même parfois les vérités multiples, qu'on peut compter une à une, comme les femmes, et qui vont de pair avec les jouissances du fantasme de chacun. Mais ce n'est pas tout à fait vrai que l'on n'entend plus les vérités plus ou moins individuelles dans les cures que nous dirigeons. Ce n'est pas non plus vrai que la diffusion de *fake news* avec une visée politique n'a pas eu de grandes et néfastes conséquences sociales dans certains pays. Et c'est ce que nous avons vécu au Brésil durant les quatre dernières années (2019-2022) : l'utilisation à grande échelle du mensonge en tant qu'outil de propagande du gouvernement, l'appauvrissement de la langue et de la population, et la propagation de la passion de la haine. D'ailleurs, il s'agit d'une politique en parfait accord avec le néolibéralisme, un capitalisme qui est déjà entré dans sa troisième phase et qui n'engendre aucun travail. Quant au discours du capitalisme, il ne veut rien savoir des choses de l'amour.

Pendant ce temps-là, un possible paradoxe s'est installé : la psychanalyse, plus que jamais, fut accusée d'être une pratique et une science « bourgeoises », alors que les psychanalystes ont été invités à parler dans les médias et que la demande de traitement a beaucoup augmenté. Traitement analytique ? Pas toujours. Alors, plusieurs psychanalystes se sont interrogés sur la différence entre la politique de la direction de la cure, telle que Lacan nous l'a apprise dès 1958 dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ¹ », en tant que politique du *manque-à-être*, qui s'accorde bien avec l'éthique du bien-dire, et la politique au sens commun, par exemple en tant qu'art du possible à grande échelle, qui gravite autour du tour de force de présenter l'improbable comme inévitable, selon le commentaire de Sloterdijk dans son livre *Dans le même bateau, Essai sur l'hyperpolitique* (1997).

Je crois qu'on peut dire que la plupart des psychanalystes brésiliens ont su trouver une nouvelle façon de faire l'offre analytique pendant la pandémie du covid-19 et de poursuivre la direction de la plupart des analyses déjà commencées via internet, c'est-à-dire *online*. Une fois l'offre faite, les demandes sont arrivées. La question qui s'est posée ensuite tient au rapport entre la psychanalyse et les urgences de l'époque, dites aussi « urgences subjectives ». Nous nous souvenons qu'en 1953, dans « Fonction et champ de la parole et du langage ² », Lacan évoque l'importance pour les analystes de rencontrer la subjectivité de leur époque. Dans le cas contraire, dit-il, il vaudrait mieux renoncer à la psychanalyse. Et il cite le progrès de la science mathématique comme caractéristique de cette époque-là. Cette observation me semble très importante puisqu'en 1971, dans ses conférences à la chapelle Sainte-Anne, il parle de l'incompréhension mathématique comme un symptôme qui tient à la question de savoir si la vérité et le semblant ne sont pas une seule chose. L'amour de la vérité en elle-même est la condition de ce symptôme-là.

Néanmoins, les mots sujet et subjectivité ne sont pas complètement synonymes : la subjectivité tient aux idéaux d'une époque, tels que la science, les arts, etc., c'est-à-dire tout ce qui correspond à un certain lieu et à certaine date ; par contre, le sujet est divisé entre savoir et vérité, entre l'objet *a* et les signifiants, assujetti aux identifications et formations inconscientes.

La question n'est pas des moindres : « Est-ce que les psychanalystes sont ou non capables de produire la satisfaction que les analysants leur demandent sans tomber dans un discours qui prône la charité ? » Et au Brésil en particulier : « Est-ce que la psychanalyse survivra face aux phénomènes liés à la croissance tellement rapide des sectes religieuses ? »

En suivant la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ³ », nous nous sommes rendu compte que les questions ci-dessus nous mènent inévitablement à l'interrogation sur l'épreuve de la vérité, puisque « le mirage de la vérité », dont on ne peut attendre que le mensonge – ce que la psychanalyse nous a toujours enseigné –, n'a d'autre limite que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. En d'autres termes, il s'agissait, et il s'agit encore, d'interroger ouvertement la responsabilité de l'analyste dans les analyses qu'il dirige et dans les impasses de son temps. Selon Colette Soler, « c'est qu'un analyste travaille au jour le jour, en acte, à maintenir la division entre la vérité de jouissance et sa production standardisée au sein du champ lacanien. C'est ça la reconquête au quotidien ⁴. »

Savoir-pouvoir

Dans les années 1970, les mots discours, vérité, savoir et pouvoir ont été employés à la fois par Lacan, Foucault et quelques autres. Foucault, en produisant son propre concept de discours, situe la psychanalyse, parmi les savoirs inventés à partir d'un examen de la vérité, comme « une forme d'analyse qui est née en liaison avec la formation d'un certain nombre de contrôles politiques et sociaux, au moment de la formation de la société capitaliste, à la fin du XIX^e siècle ⁵. » Mais le lien entre savoir et pouvoir n'est pas absent dans l'enseignement de Lacan, bien au contraire, et c'est pour cela que nous disons que le psychanalyste détient un certain pouvoir dont il ne peut faire aucun usage. Néanmoins, il faut qu'il sache un petit peu, dira Lacan ⁶, parce que si l'analyse se fonde sur le *sujet supposé savoir*, elle interroge le savoir.

Après ce que Lacan a lui-même nommé « ses études », il a pu énoncer, avec Wittgenstein, que « le vrai ne dépend que de [...] mon énonciation ⁷ », il n'est pas interne à la proposition. Et c'est pour cela que l'on peut dire, avec les linguistes – ou, plutôt, avec les philosophes de la langue –, que le vrai est toujours en dehors, il n'est qu'une simple lettre majuscule qui s'accorde avec la grammaire. À ce propos, dès 1953, en parlant de l'ambiguïté de la révélation hystérique du passé, Lacan observe que ce n'est pas qu'elle soit mensongère, c'est que, face « à la naissance de la vérité dans la parole, nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est pas vrai ni faux ⁸ ».

Cependant, la vérité, elle parle ⁹. Et, si l'on se réfère aux leçons du *Séminaire XVII*, c'est surtout un savoir sur l'impuissance. Impuissance à guérir ? Quoi ? Le malaise dans la civilisation, comme le disait Freud ? Mais on sait qu'il y a des symptômes et du sinthome, et qu'on peut apprendre à se débrouiller avec les premiers, voire à en supprimer certains, et peut-être apprendre à faire bon usage du second, à condition d'arriver à extraire le savoir insu de la rencontre de Lacan avec Joyce. Différemment du symptôme qui peut choir – en grec, *ptoma* veut dire chute –, le sinthome est une consistance réparatrice du nœud du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Le 4 février 2023, à l'occasion d'un entretien au « Fórum 12 Portal das Esquerdas », Noam Chomsky s'indignait : « Est-ce que les êtres humains vont fermer le trou entre leur puissance technologique et leur capacité morale de contrôler cette pulsion ? » À mon sens, il signale la nécessité d'une distance entre l'avancée technologique – y compris l'intelligence artificielle –, la pulsion de mort et la destruction, ce qui situe le politique à sa juste place. De la même façon, Lacan nous rappelle que « [l]'inconscient, c'est la politique ¹⁰ », c'est-à-dire que tous les liens de solidarité et de

ségrégation entre les êtres parlants obéissent aux déterminations de l'inconscient, « travailleur idéal », c'est-à-dire « savoir qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge ¹¹ ».

Le bon sens, le sens commun, la comédie

Dans le texte « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » (1973), Lacan établit une corrélation de type cause à effet entre la loi du bon sens et le règne du discours du maître nazi. Cela signifie-t-il que le bon sens mène toujours au pire ? Pas toujours, mais fréquemment ? Or, souvenons-nous de James Joyce, qui disait haïr le bon sens et qui a pris comme position directrice dans ses travaux de ne jamais céder au sens commun. Pour cette raison, il s'obligeait à répéter les phrases qu'il avait entendues dans les rues jusqu'à ce qu'elles perdent tout leur sens et ne signifient plus rien. Alors, elles lui servaient à dire ce qu'il voulait, à produire son « art-dire » – un dire, donc un existentiel –, qui fut son sinthome, un sinthome qui lui a bien servi ainsi qu'à la littérature, mais aussi à Lacan et aux psychanalystes d'aujourd'hui.

Dans *Télévision*, qui est de la même année que cette « Introduction », Lacan observe que le bon sens « qui, par-dessus le marché se tient pour le sens commun [...] représente la suggestion, la comédie, le rire ¹² ». Il ajoute que cela se rapporte au fait que dans le bon sens, il y a toujours le savoir du non-rapport sexuel. Le parlant peut être « un objet négocié » parmi d'autres, ce qui introduit la dimension du comique ¹³.

Dans les cures que nous conduisons, il est tout à fait vrai que la montée de l'objet *a* sur la scène introduit la pagaille, mais, comme à la fin du troisième acte d'une tragédie, il y a quelque chose de l'ordre du comique, un trait de dérision comique déjà présent, et c'est l'avènement de la comédie qui peut s'ensuivre ¹⁴. L'avènement de la comédie veut dire aussi que l'amour peut faire fonction de défense contre l'absence du rapport sexuel. Si on lit les comédies, comme le suggère Lacan au moins dès son *Séminaire V*, on s'aperçoit que l'amour peut bien être un sentiment comique.

Évidemment, c'est l'effet de suggestion du signifiant mais surtout sa différence absolue par rapport aux autres signifiants, voire à lui-même, qui lui permet de fonctionner comme un objet détachable. Un objet détachable peut porter un message chiffré et Freud ¹⁵ a bien signalé l'opération par laquelle *ein einziger Zug*, c'est-à-dire le trait parfois insignifiant de l'objet, peut néanmoins avoir d'énormes et tragiques conséquences s'il occupe la place de l'idéal du moi. Il promeut alors la masse avec toutes ses caractéristiques d'obéissance aveugle, de tyrannie, et d'autres encore.

La politique, la vérité et le bon sens

C'est en dialoguant imaginativement avec Heidegger que Lacan emploie l'expression « le trou de la politique ¹⁶ ». Pourquoi a-t-il parlé ainsi ? Nous le savons, et Lacan le souligne aussi, la Technique introduit dans le monde une volonté acéphale qui induit les *parlêtres* à devenir du matériel à consommer.

Qualifier les *parlêtres* de « matériel à consommer » n'est pas très différent de ce que Lacan disait dans le *Séminaire XI*, quand il mentionnait la possibilité qu'il y a de « négocier » quelqu'un pour obtenir ce que l'on veut, un avantage quelconque. Néanmoins, Lacan reproche à Heidegger un certain effort pour boucher le trou du politique avec la métaphysique. L'être-pour-le-sexe, que Freud a découvert, n'est pas l'être-pour-la-mort heideggérien : si la castration en jeu est toujours celle du sujet, la mort est toujours celle de l'autre.

Alors, ce n'est pas avec Heidegger mais avec Marx et la logique propositionnelle que Lacan soulignera le rapport entre le symptôme et la valeur de vérité. Si la logique nous apprend que la vérité est toujours en dehors de ce que l'on dit, c'est que la vérité a une valeur mais pas un contenu. « Je parle, je mens » : ce n'est pas un non-sens, mais du bon sens. De plus, si dans la chaîne des signifiants il est indifférent que le sujet soit vivant ou déjà mort, il nous faut apprendre à distinguer le versant du sens du versant du signe qui, différemment du signifiant, représente quelque chose pour quelqu'un. Faire signe, ça dépend d'un corps vivant.

*[↑](#) LIPP Zone francophone, soirée débat du 11 mai 2023.

1. [↑](#) J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 585-645.
2. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 321.
3. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 571-573.
4. [↑](#) C. Soler, *Écrit sous Covid*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2021, p. 75.
5. [↑](#) M. Foucault, « La vérité et les formes juridiques », dans *Dits et écrits (1954-1988)*, Paris, Gallimard, 2001, p. 1410.
6. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 449.
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 68.
8. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *art. cit.*, p. 255.

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 20.
10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, inédit, leçon du 10 mai 1967. Nota : il faudra peut-être réfléchir sur la différence entre *la* politique et *le* politique.
11. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 518.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 514.
13. [↑](#) *Ibid.* C'est Lacan lui-même qui a été un objet négocié à l'occasion de l'entrée de la SFP à l'IPA (1964).
14. [↑](#) Par exemple, dans la trilogie de Jarry, *Ubu Roi*, *Ubu cocu*, *Ubu sur la butte*, le comique réside dans la dernière phrase du héros, qui est hors de son pays : « Vive la Pologne, parce que s'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais ! »
15. [↑](#) S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, PUF, 1921.
16. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 555.